

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	147 (2002)
Heft:	8
Artikel:	Guerre au Proche-Orient... : La bataille de Jénine, ou les pièges du combat asymétrique en milieu urbain
Autor:	Monnerat, Ludovic
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-346271

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Guerre au Proche-Orient...

La bataille de Jénine, ou les pièges du combat asymétrique en milieu urbain

Menée pendant 24 jours, l'opération « BOUCLIER DÉFENSIF » des Forces de défense israéliennes a vu l'engagement de formations mécanisées contre des combattants palestiniens retranchés en zone urbaine. Devenu un symbole surmédiatisé, le camp de réfugiés de Jénine a été le théâtre d'un affrontement asymétrique propre à notre époque. Description et analyse.

■ Cap Ludovic Monnerat

C'est l'attentat-suicide commis le 28 mars dans un hôtel de Netanya par un Palestinien, faisant 27 morts et 140 blessés lors d'une réunion familiale célébrant la Pâque juive, qui a été le déclencheur d'une planification prévisionnelle établie depuis des mois. Quelques heures plus tard, l'Etat d'Israël ferme ses frontières avec l'Egypte et la Jordanie, pendant que ces deux pays en font de même. La décision de mobiliser 20000 réservistes, nombre porté ensuite à 31000, est prise par le Gouvernement d'Ariel Sharon. L'opération « BOUCLIER DÉFENSIF » commence¹. Elle a pour but de démanteler l'infrastructure terroriste palestinienne.

Dans la nuit du 28 au 29 mars, d'importantes formations font mouvement et se concentrent aux abords de Ramallah et de Naplouse, alors que les ordres de mobilisation d'urgence sont lancés. Des forces considérables sont ainsi progressivement engagées: presque toute l'infanterie d'active, soit 4

brigades mécanisées et 4 bataillons spécialisés dans la contre-insurrection, des éléments de 2 brigades blindées d'active, plusieurs forces spéciales, mais aussi 2 brigades mécanisées et 2 brigades blindées de réserve. Avec au moins 3 escadrilles d'hélicoptères d'attaque, 1 escadrille de drones et l'environnement logistique nécessaire aux opérations aériennes, on parvient à une estimation d'environ 50000 hommes et 800 véhicules de combat.

Après la prise de Ramallah et l'isolement de Yasser Arafat dans son QG, *Tsahal* procède à de vastes incursions visant à capturer les responsables présumés des attentats. La tactique israélienne correspond à une méthode éprouvée: cerner les zones devant être investies, prendre position sur les hauteurs, créer plusieurs détachements et progresser des bords au centre par différentes directions, lentement, maison par maison, avec de l'infanterie débarquée appuyée par des chars de combat et des hélicoptères d'attaque. A l'exception de Na-

pouse où de vifs combats ont lieu, la résistance palestinienne est totalement impuissante à enrayer cette mécanique, et 6 des 8 villes principales de Cisjordanie sont occupées au soir du 7 avril. Mais l'attention est alors tournée vers l'assaut de Jénine.

Le piège palestinien de Jénine

Géré par l'organisation des Nations-Unies venant en aide aux réfugiés palestiniens, l'UNRWA, le camp se situe à l'ouest de la ville de Jénine, qui compte elle-même 28000 habitants. Il s'agit d'une partie d'agglomération dense, où 1100 maisons à plusieurs étages, très proches les unes des autres, abritent environ 13000 personnes sur 1 kilomètre carré. Mais c'est aussi l'un des centres du Hamas et du Djihad islamique, organisations terroristes combattant l'existence même de l'Etat d'Israël, et le domicile de 23 auteurs d'attentats-suicides. La résistance de la place forte de Jénine signifierait l'échec de toute l'opération, même si les

¹ « HOMAT MAGEN » en hébreu. L'appellation « REMPART » utilisée par de nombreux médias est simplement fausse.

planificateurs de *Tsahal*, sur la base des incursions faites auparavant dans le secteur, n'ont pas prévu de difficultés particulières.

En fait, c'est précisément dès le retrait des chars israéliens de Jénine, le 8 mars, que la préparation de la défense a commencé, impliquant dans un commun effort toutes les factions de militants palestiniens. Plusieurs centaines de charges explosives, contrôlées à distance par câble ou à déclenchement automatique, ont été posées. Plus de 50 maisons ont été complètement piégées avec des charges confectionnées à partir de conduites souples d'alimentation d'eau et garnies de clous, puis cachées à 4 mètres l'une de l'autre à travers les habitations, dans les placards, les sofas, les évier et même les sacs à main. Les maisons choisies étaient surtout des immeubles anciens, inhabités ou dans lesquels avaient logé des hommes recherchés par les Israéliens.

Le plan des combattants palestiniens consistait à piéger les soldats de *Tsahal* en leur cou-

pant toute issue de retrait dès leur entrée dans le camp. Pour ce faire, des charges explosives de forte puissance avaient été placées dans les poubelles publiques, dans les voitures des militants recherchés, dissimulées dans d'autres objets domestiques ou enfouies dans le sol, afin de détruire les blindés de *Tsahal* ou de faire s'effondrer sur ses fantassins des habitations complètes. La plupart des charges étaient reliées par câble, et toute la population du camp était informée de leur emplacement, y compris les enfants, afin d'éviter des accidents – ce qui se révélera la principale faiblesse des préparatifs.

Pour s'emparer du camp de Jénine, capturer ou tuer ses quelque 200 défenseurs armés et démanteler l'infrastructure des activistes, le commandement central a placé initialement sous le commandement du brigadier-général Eyal Shlein la 5^e brigade mécanisée de réserve (colonel Didi Yedidya), renforcée par le 51^e bataillon de la brigade Golani, plusieurs forces spéciales dont un détachement du *Sayeret Duvdedan*

et des éléments d'active des chars et du génie. Là encore, un important appui de la troisième dimension est fourni, sous la forme de deux escadrilles d'hélicoptères d'attaque et de plusieurs drones assurant une couverture permanente.

C'est dans la matinée du 3 avril que ces forces font leur entrée dans la ville de Jénine. Au prix de combats qui feront 1 mort et 2 blessés dans leurs rangs, les réservistes israéliens prennent le contrôle des principales artères de la ville, saisissent 85 roquettes antichars et 500 armes légères, tout en cercnant le camp de réfugiés. Quelque 1500 civils s'y trouvent alors, ayant renoncé à fuir malgré les annonces faites par *Tsahal* de l'opération imminente. Les unités israéliennes, après un à trois jours d'entraînement intensif pour les formations de réserve, pensaient parvenir à prendre le camp en 48 heures. Mais dès l'abord de son périmètre, elles sont prises sous un feu nourri d'armes légères et d'explosifs improvisés qui rend nécessaire la neutralisation, la prise et le nettoyage de chaque maison.

Performances des armes antichars portatives soviétiques

Désignation	Pays utilisateur(s)	Calibre (mm)	Masse (kg)	Perforation (mm)	Distance d'engagement
RPG-7D	URSS, RDA, PL	40/85	6,3	300	350
RPG-16	URSS, RDA	58,3	7,5	350	400
RPG-18	URSS	64	2,6	300	135
RPG-22	URSS	72	2,85	350	200
RPG-75	CS	68	3,2	300	200

Jacques Baud: *Les forces spéciales de l'Organisation du Traité de Varsovie*. Paris, L'Harmattan, p. 167.



A gauche, le chef d'Etat-major israélien, le général Saul Mofaz, avec le commandant du secteur central, le général Izhak Eitan. (Photo: Forces armées israéliennes).

Le combat, acharné, prend des airs de spectacle apocalyptique. Les chars *Merkava* et *Centurion* canonnent les *snipers* palestiniens et couvrent les fantassins qui se répandent dans les bâtisses, pendant que des bulldozers se tiennent prêts à niveler la chaussée et écarter les mines non explosées. Aidés par des collaborateurs bien renseignés, les sapeurs israéliens parviennent à désamorcer ou détruire à distance une partie des charges. En l'air, les hélicoptères *Apache* et *Cobra* tournent par paires et tirent jusqu'à 200 missiles par jour, alors que les drones surveillent les mouvements, de jour comme de nuit – au-dessus des obus éclairants qui jettent constamment leur éclat orangé sur le camp.

Dans les maisons, la surprise est la règle. Certaines embras-

sures sont des champs de tirs logiques, alors que d'autres cachent des pièces où des civils terrorisés, femmes et enfants pour la plupart, se cachent en silence; parfois, le nombre de charges visibles rend nécessaire la destruction de l'immeuble avec un bulldozer, pour éviter qu'un effondrement n'entraîne des pertes. Face à cette situation, les unités de *Tsahal* progressent très lentement et ne franchissent que 600 mètres en trois jours dans une seule direction, tout en subissant néanmoins des pertes – 3 morts et 6 blessés dans des échanges de coups de feu et dans l'explosion de deux voitures piégées. Les combattants palestiniens, dont au moins une dizaine a péri, s'appuient avant tout sur leur mobilité et leur connaissance du terrain pour limiter la consommation des munitions. Leurs tirs sont précis et imprévisibles. Jénine tient.

Le faux Massada palestinien

Le 5 avril, devant les difficultés rencontrées par les réservistes, le commandement décide d'envoyer des fantassins plus aguerris: l'essentiel de la brigade Nahal est héliporté à Jénine et son commandant – le colonel Ya'ir Golan – prend la responsabilité de l'opération sur une partie du camp, recevant également le renfort du 101^e bataillon de la brigade parachutiste. Au soir, pourtant, 3 autres soldats ont perdu la vie, dont 2 en entrant dans une maison dans laquelle des combattants palestiniens s'étaient dissimulés. Malgré la poursuite incessante des combats, grâce aux rotations effectuées entre les quelque 6000 hommes de *Tsahal* engagés dans le secteur de Jénine, le centre du périmètre n'est toujours pas atteint les deux jours suivants.

C'est dans l'intervalle que les Palestiniens accusent Israël de procéder à un «massacre planifié» dans le camp, alors interdit à la presse internationale sur une décision du Gouvernement d'Ariel Sharon. Depuis le début de l'opération, plusieurs gouvernements et organisations avaient déjà accusé l'armée israélienne de mener un «génocide» contre le peuple palestinien, mais les allégations sont à présent plus précises, alimentées par des témoignages de réfugiés joints par téléphone portable. La coupure des fournitures d'eau et d'électricité, la prolongation des combats et le blocus imposé autour du camp entraînent une dégradation rapide des conditions de vie, alors que l'explosion des charges, la

détonation des obus ou les lames des bulldozers font des dégâts considérables.

A l'intérieur du camp, les combattants palestiniens ont décidé de lutter jusqu'à la mort, et la plupart sont entourés de leur famille. Chaque jour, les haut-parleurs israéliens demandent l'évacuation des non-combattants, mais ces messages restent sans effet. Les soldats de *Tsahal*, désireux d'assurer leur sécurité, n'hésitent pas pour leur part à ouvrir le feu sur des civils suspectés de porter des ceintures d'explosifs, et occupent sans vergogne des logements en présence de leurs habitants. Mais les combattants, à leur tour, dissimulent leurs armes et adoptent des vêtements civils pour faire mouvement dans le camp, s'abritent derrière des femmes et ouvrent le feu par surprise, ou emploient des enfants pour transmettre des messages, observer les positions adverses et même placer des explosifs déclenchés à distance. C'est toute une population qui se dresse face à l'offensive israélienne.

Le 8 avril, les troupes du général Shlein resserrent leur étreinte et parviennent au centre du camp, au prix de combats acharnés qui font 2 morts supplémentaires dans leur camp. Les *snipers* palestiniens tiennent encore quelques maisons, mais doivent subir l'assaut de formations spéciales qui tentent de les déloger. C'est également le premier jour où une partie de la population, devant la privation d'eau et de nourriture, se rend massivement aux soldats de *Tsahal*: plusieurs centaines de civils sont alignés, parmi lesquels 150 hommes qui doivent se dévêter afin de révéler tout explosif caché. Des collaborateurs permettent d'identifier plusieurs militants des organisations terroristes. Il n'y aura pas de Massada palestinien.

Le lendemain est pourtant la journée la plus sanglante de l'opération. Ayant déjà perdu la moitié des leurs, les combattants palestiniens tendent un piège à leurs adversaires: tôt le matin, ils cessent tous de tirer et évitent tout mouvement,

pendant que plusieurs femmes s'approchent des soldats israéliens et leur annoncent que, faute de munitions, les combattants ont profité de la nuit pour fuir. Une section d'infanterie de réserve décide alors de vérifier et s'engage le long d'une rue menant au centre – mettant sans le savoir le pied dans une zone complètement piégée, préparée dans cette optique.

Prévenus par leurs femmes, les combattants déclenchent alors une dizaine de charges explosives au milieu des fantassins, tout en ouvrant le feu à partir des toits. Une charge de forte puissance, mise à feu quelques instants plus tard, fait même s'écrouler un immeuble complet sur les soldats de *Tsahal*. Les Israéliens demandent un cessez-le-feu pour évacuer leurs 13 morts – dont 3 sous les décombres – et 7 blessés, mais doivent engager un commando naval et plusieurs blindés pour retrouver la supériorité du feu et atteindre le lieu de l'embuscade.

Dès lors, l'armée israélienne change de méthode. Chaque position adverse est aussitôt mitrailleuse, canonnée ou détruite au missile – sans savoir vraiment qui l'occupe. Chaque immeuble piégé est isolé puis détruit au bulldozer – sans assurance qu'il soit vide. Désormais, l'efficacité opérationnelle et la sécurité des troupes prennent clairement le pas sur la prévention des dommages collatéraux. Le camp de Jénine doit tomber. Les réservistes participant aux funérailles de leurs camarades clament leur intention de retourner aussitôt au camp et d'y rester tant que



Armes palestiniennes saisies à Ramallah. (Photo: IDF)

le dernier combattant palestinien ne sera pas tué ou capturé. Les combats se poursuivent durant toute la nuit, et *Tsahal* perd encore un autre soldat dans les échanges de tir.

C'est le 11 avril, après huit jours de combats vicieux et acharnés, que le camp tombe. A court de munitions, les combattants palestiniens survivants tentent de prendre la fuite ou se rendent, avec la population n'ayant pas quitté le camp les derniers jours. Au total, ce sont 350 personnes qui quittent le camp, librement vers les villages voisins pour femmes, enfants et personnes âgées, ou sous bonne garde pour les hommes âgés de 15 à 60 ans. Les bulldozers israéliens rasent les immeubles et nivellent les rues jonchées de pièges au centre du camp, pendant que les dernières opérations de nettoyage ont lieu.

C'est surtout sur le plan de l'information que les hostilités se poursuivent, les Palestiniens annonçant au moins 500 morts à Jénine, dont certains tués de sang-froid puis enterrés dans des fosses communes, ce que les Israéliens nient farouchement. L'ouverture du camp aux journalistes internationaux et organisations humanitaires, le 14 avril, permet de désamorcer peu à peu cette controverse, d'une part en l'absence des preuves matérielles de massacres, d'autre part parce qu'au moins 15 personnes sont blessées en quelques jours par les pièges qui pullulent encore par centaines dans le camp.

Le 19 avril, les blindés israéliens quittent Jénine, alors



Des hommes de la brigade Golani en opération. (Photo: IDF)

qu'Ariel Sharon annonce officiellement la fin de l'opération «BOUCLIER DÉFENSIF» deux jours plus tard. Le combat le plus acharné mené par Israël depuis 1982, qui a provoqué 23 morts et une centaine de blessés contre environ 60 et 240 du côté palestinien, s'achève sur un bilan contrasté.

Le bilan contrasté de «Tsahal»

Au niveau tactique, *Tsahal* a certes fait preuve d'une maîtrise et d'une efficacité impressionnantes, qui confirment sa prééminence au sein des Forces armées de type occidental. Même ses réservistes, engagés après une instruction d'urgence, se sont mieux tirés du cauchemar de Jénine que la plupart des formations régulières professionnelles ne l'auraient fait. Les destructions dans le camp de réfugiés – environ 30% des maisons partiellement ou complètement détruites selon les estimations de *Human Rights Watch* – témoignent en

outre d'une indiscutable retenue en comparaison d'autres engagements asymétriques en milieu urbain, comme Grozny (2000) ou Hue (1968). Surtout si l'on tient compte des dégâts entraînés par la détonation des charges palestiniennes, dont le total a été estimé par *Tsahal* à 3,5 tonnes d'explosifs. Cette capacité opérationnelle repose avant tout sur quatre éléments.

● La variété des sources de renseignements. A l'inverse de ses homologues occidentaux, le SR militaire israélien repose étroitement sur la recherche et l'intégration de renseignements d'origine humaine, en plus des sources visuelles et électroniques. C'est ce qui a permis de compenser l'erreur d'évaluation au sujet du camp de Jénine, où l'ampleur des préparatifs a été sous-estimée: plus d'un tiers des pièges palestiniens ont ainsi pu être déconnectés grâce aux informations provenant de collaborateurs, alors que de nombreux combattants essayant de fuir avec des habits civils ont été identifiés

civils ont été identifiés et arrêtés.

● La connaissance uniforme de la situation. Le seul cas de *friendly fire* signalé dans toute l'opération souligne la qualité de la coordination entre des unités engagées en milieu urbain et privées de contact visuel. C'est ainsi qu'ont été distribuées jusqu'au niveau groupe des cartes à échelle 1: 5000, préparées à partir de photos aériennes, sur lesquelles chaque bâtiment a été numéroté. Cette méthode a permis d'accroître à la fois la rapidité et la précision des renseignements transmis, tout en assurant un baptême du terrain uniforme.

● Les effets interarmes aux bas échelons. Si le fantassin débarqué reste l'outil crucial du combat en zone urbaine, son efficacité et sa protection dépendent largement des appuis qu'il reçoit. A Jénine, les unités de pointe bénéficiaient en permanence du feu fourni par les chars de combat (mitrailleuses de 12,7 mm et obus explosifs de 120 mm) et par les hélicoptères d'attaque (canons de 20 et 30 mm, missiles antichars *TOW* et *Hellfire*), ainsi que des effets apportés par le génie (bulldozers blindés et sapeurs).

● Le commandement décentralisé. L'adhésion à la mission, le niveau d'instruction, l'absence de formalisme et la confiance réciproque qui en découle font que les forces israéliennes appliquent depuis toujours la conduite participative par objectif. De ce fait, le commandement est décentralisé au maximum et les décisions

sont prises au plus vite; les grandes unités engagées avaient ainsi leur PC tactique à proximité des formations subordonnées, alors que les cadres étaient constamment à la pointe de l'action – comme l'a montré le décès d'un officier supérieur et de trois officiers subalternes dans l'embuscade du 9 avril.

Au niveau opératif, *Tsahal* a également démontré des capacités remarquables. Le déclenchement en quelques heures d'une action d'envergure, même si elle n'a mobilisé que 14% des effectifs de l'armée, témoigne d'un état de préparation à la mesure d'un Etat en guerre. De plus, le prompt et efficace acheminement de renforts à Jénine, sans égard aux différences entre formations, attestent une maîtrise complète du théâtre d'opérations. Cette suprématie relève de trois facteurs principaux.

● Le niveau de disponibilité opérationnelle. La procédure d'urgence déclenchée au soir du 28 mars a permis de mettre sur pied en quelques heures des grandes unités blindées et mécanisées, capables de remplacer des formations d'active en mission statique, de renforcer la défense de la Ligne verte et des colonies ou, dans le cas de Jénine, de mener avec succès des engagements interforces. Ce qui nécessite une disponibilité opérationnelle optimale, aussi bien au niveau des hommes, du matériel, des planifications que de la doctrine.

● La modularité interarmées sans préparation. La prise de Jénine a nécessité la

formation d'un groupe de forces construit sur mesure avec des éléments provenant des corps d'armées d'active et des divisions de réserve, mais aussi des forces spéciales de l'armée et de la marine, ainsi que des moyens de l'armée de l'air, sous le commandement d'un état-major d'engagement permanent. Cette capacité modulaire interarmées sans préparation traduit une unité de doctrine et d'équipement très poussée.

● L'ampleur des effectifs engagés. Les moyens mis à la disposition du chef de l'Etat-major général étaient clairement adaptés aux besoins, tant il est vrai que le milieu urbain nécessite les plus fortes concentrations d'hommes. A Jénine, contre environ 200 combattants palestiniens – mais utilisant la population civile pour leurs besoins en reconnaissance, surveillance, liaison et logistique, de sorte qu'il faut au moins tripler ce nombre pour traduire la résistance effective – ce sont quelque 6000 hommes qu'Israël a engagés, soit un rapport approximatif de 10 contre 1.

Au niveau stratégique, cependant, la performance de *Tsahal* est pour le moins nuancée. Bien entendu, le bilan matériel de l'opération est un résultat incontestable qui s'inscrit pleinement dans l'objectif politique recherché. A Jénine seulement, 10 candidats à l'attentat-suicide ayant déjà enregistré leur cassette d'adieu ont été capturés, alors que plusieurs responsables de groupes terroristes ont été interpellés. De plus, la société israélienne a, pour l'essentiel, fait corps

avec son Gouvernement et son armée, ce que l'engagement des réservistes a pleinement confirmé.

Cependant, le bilan en termes d'images des combats à Jénine est évidemment désastreux. La communauté internationale, à tort ou à raison, a été tellement frappée par l'action militaire entreprise que l'Etat d'Israël a épousé le capital de sympathie et de compréhension engendrée en Occident par l'horreur des attentats-suicides. Ce semi-échec stratégique s'explique principalement par trois causes.

● L'exclusion des médias et des ONG. La décision d'éjecter aussi bien la presse que les organisations non gouvernementales du camp jusqu'au 14 avril a aussitôt créé un climat de méfiance ruinant la crédibilité de la communication israélienne et fournissant un appui décisif à sa rivale palestinienne, jusqu'à permettre aux allégations de massacre organisé à Jénine d'être prises au sérieux. Avec ce «suicide médiatique», Israël a perdu la guerre de l'information, avant même de l'avoir commencée et s'est débattu en vain pour reprendre l'initiative.

● L'obsession de la protection des forces. Afin de limiter ses propres pertes, *Tsahal* a fait usage de méthodes brutales: destructions arbitraires de bâtiments, rafales en l'air ou à terre en guise d'intimidation, coupures fréquentes de l'électricité et de l'eau, obstructions à la circulation d'ambulances ou

encore fouilles humiliantes de simples suspects. De telles mesures se sont faites au détriment d'une population souvent terrorisée, immanquablement prise entre deux feux et dont les traumatismes ne peuvent que nourrir le ressentiment.

● La haine de la société adverse. Sous l'effet des attentats-suicides, la pitié teintée de mépris généralement éprouvée par le soldat israélien à l'endroit de son vis-à-vis arabe s'est transformée en une haine implacable qui englobe désormais toute la population. Les brutalités infligées aux civils palestiniens ou l'indifférence face à leur sort relèvent d'un tel sentiment. Face à une adversité à la fois constante et perfide, les hommes de *Tsahal* ont réagi en animal blessé et suspecté tout ce qui les entourait – sous l'œil d'une communauté internationale des plus critiques.

Le terrain piégé de l'éthique émotive

Au final, l'intérêt principal des combats de Jénine réside dans le fait qu'ils résument clairement les enjeux de la guerre moderne. Tout le problème des Forces armées israéliennes est en effet celui de l'asymétrie: quoiqu'elles fassent, elles sont en permanence contraintes d'opposer aux armes légères de lourds blindages, aux bombes improvisées des missiles *high tech*, à l'attentat furtif une présence flagrante, et au fanatisme suicidaire une vigilance paranoïaque, bref de se comporter

en Goliath survolté face à un David en apparence éploré.

Il est vain, en effet, de combattre les images par des mots dans un conflit fait de symboles surmédiatisés et d'individus mis en scène. Toutefois, la concentration exclusive sur les souffrances d'une population instrumentalisée témoigne clairement de la confusion éthique que nous traversons. Désormais, un acte terroriste visant à tuer le maximum de civils est explicitement comparé aux actions prises pour l'empêcher et qui, inévitablement, font des victimes civiles. L'agresseur est mis sur pied d'égalité avec le défenseur. L'action militaire étatique devient inadmissible et l'acte terroriste individuel compréhensible.

En tant qu'expression séculaire de l'autorité publique, la coercition armée est rejetée aujourd'hui par une partie de l'opinion publique occidentale à un point tel qu'elle s'identifie spontanément à son objet, en l'occurrence l'assiégé palestinien. Le fait que ce dernier mène son combat en violent toutes les règles ne suscite aucun opprobre, car on préfère à la légitimité institutionnelle un concept nébuleux de légitimité permettant de justifier les écarts personnels. Mais tolérer la violence dérégulée, propre aux réseaux d'individus en lutte avec une collectivité établie, promet un siècle particulièrement sanglant.

L. M.